

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

11/02/2004

### Psychanalyse et philosophie Le problème de la *Verneinung*

#### (I) L'article de Freud

Le rapport entre psychanalyse et philosophie est remarquable par son ambivalence : celle-ci n'est pas sans rappeler certains aspects du débat qui, au Moyen Age, s'est élevé entre la philosophie et la théologie, la philosophie occupant alors la place tenue aujourd'hui par la psychanalyse, et la théologie celle tenue par la philosophie. La psychanalyse, qui se développe à son voisinage, et même s'introduit dans son domaine de manière à en provoquer, voire même à en forcer, la reconfiguration, ne peut manquer d'être intéressée par la philosophie, qui lui renvoie une image d'elle-même plus ou moins conforme ou déformée, par l'intermédiaire de laquelle elle accède à la maîtrise de sa propre identité d'une façon pour le moins gratifiante : ce qui signifie que, d'une certaine manière, elle se reconnaît dans la philosophie, ne serait-ce qu'en raison du droit qu'elle s'arroge d'en reprendre à zéro certaines démarches. Et, en même temps, elle est obsédée de façon lancinante par le souci d'être récupérée par la philosophie, en se soumettant au jeu de ses interprétations et en s'exposant par là même au risque de perdre son autonomie conceptuelle : c'est ce qui la conduit à revendiquer, comme Freud n'a cessé de le faire, le statut de science à part entière qui, du fait de s'être donné les moyens de construire entièrement par elle-même son objet, s'est libérée de sa sujétion à l'égard de la philosophie, à laquelle elle refuse tout droit de regard sur ses productions. En raison même de cette double relation de proximité, sinon de connivence, et de contestation, associée à l'obscur sentiment d'une menace et d'un danger, la philosophie, réciproquement, ne peut qu'être profondément concernée par la psychanalyse, à l'interpellation de laquelle il lui est difficile de se dérober, même si la réponse qu'elle apporte à cette interpellation consiste en une dénonciation critique des prétentions à ses yeux abusives de sa démarche, qui cumule à ses yeux tous les défauts et toutes les ambiguïtés propres aux "sciences humaines", issues du détournement et du déguisement de ses propres investigations, détournement et déguisement qu'elles cautionnent à l'aide du recours à une prétendue objectivité.

Ces remarques générales nous introduisent aussitôt à la thématique de la dénégation. Le discours que la psychanalyse adresse à la philosophie peut être ramené à la formule "Je ne suis pas celle que vous croyez", qu'il va de soi d'interpréter ainsi : "Sans doute, je la suis, comment ne pas l'admettre ?, mais il ne me convient cependant pas que ce soit dit", dans un sens qui combine astucieusement, d'aucuns diront dialectiquement, acceptation et refus, reconnaissance et désaveu. Sur ce jeu assez pervers, qui associe dérobade et séduction, d'une manière qui fait irrésistiblement penser à certaines formes de joute amoureuse, on peut sans doute pérorer à perte de vue, et cela n'a pas manqué de se faire. Mais il est plus intéressant d'en examiner les tours et détours en le considérant en situation, ce qu'on va se donner les moyens de faire en s'appuyant sur l'occasion d'une rencontre qui a effectivement eu lieu, en 1954, entre le

Psychanalyste, en l'occurrence Jacques Lacan, et le Philosophe, en l'occurrence Jean Hyppolite : cette rencontre a pris pour prétexte l'examen d'un texte tardif de Freud, l'article de 1925 intitulé "*Die Verneinung*", où est précisément analysé un problème qui recoupe, du moins est-ce ainsi qu'il a souvent été interprété, de façon peut-être abusive, la thématique de la dénégation. C'est dans le cadre de cette discussion que Lacan a effectué une première avancée, en marge de la relecture de textes de Freud se rapportant au phénomène de la *Verwerfung*, en direction du concept de "forclusion" (au sens où le forclos est ce qui, étant rejeté du symbolique, est de ce fait exposé à revenir dans le réel), dont il fera un élément central de son interprétation de la théorie psychanalytique, et qu'il formulera explicitement, en se servant du terme "forclusion, dans le séminaire de 1955 sur "La lettre volée" dont il a assuré une première rédaction en 1956. En suivant de près le détail de cette discussion, nous aurons peut-être quelque chance d'y voir plus clair sur la question du rapport entre psychanalyse et philosophie, en la faisant sortir du plan de généralité sur lequel elle est le plus souvent maintenue, ce qui contribue à en obscurcir les vrais enjeux.

Avant de suivre dans le détail la passionnante et passionnée discussion qui a eu lieu entre Lacan et Hyppolite autour du problème de la *Verneinung*, il convient de prendre connaissance, en essayant de le suivre au plus près de son exposition littérale, de l'écrit de Freud qui en a constitué le prétexte : un article d'à peine quatre pages (G W, XIV, p. 11-15), dont une première traduction française avait été publiée en 1934 dans la Revue Française de Psychanalyse (VII, n° 2, p. 269-271, trad. Hoesli ), et dont J. Laplanche a donné une nouvelle traduction publiée dans le recueil de textes de Freud, *Résultats, Idées, Problèmes*, t. II (PUF, 1985, p. 135-139 ) : un texte que sa rédaction particulièrement dense et serrée, bien dans la manière de Freud, rend à première vue énigmatique, et dont un commentaire détaillé, très marqué par les préoccupations propres à l'époque structuraliste, a aussi été proposé en 1974 par J. M. Rey sous le titre "De la dénégation" (*Parcours de Freud*, éd. Galilée, p. 115-261).

Tout d'abord, on fera deux remarques préalables à la lecture de ce texte qui, en dépit de sa concision, et peut-être d'ailleurs à cause d'elle, a donné lieu à toutes sortes d'interprétations proliférantes, pour la plupart abusives.

La première concerne son titre, *Die Verneinung*, qui reprend le terme courant de la langue allemande signifiant sans ambiguïté la négation prise au premier degré, c'est-à-dire le fait de "nier" (*verneinen*), opposé à celui d'"affirmer" (*bejahen*), tel que le formulent des énoncés construits grammaticalement et logiquement à partir du "oui" (*ja*) et du "non" (*nein*). La question centrale à laquelle Freud s'intéresse dans son article sur la *Verneinung* est précisément de savoir ce qu'on fait, d'un point de vue non seulement grammatical et logique mais aussi psychologique, lorsqu'on dit ainsi "oui" ou "non", en y engageant, en termes d'investissement, une certaine économie psychique et pulsionnelle dont il entreprend de reconstituer le processus à partir de ses origines, en vue de comprendre la signification véritable que véhicule ce type d'énoncés. On a pris souvent l'habitude de se référer à cette analyse de Freud en la rapportant à la thématique de la "dénégation" à laquelle il vient d'être fait allusion à propos des rapports qu'entretiennent généralement la psychanalyse et la philosophie, thématique exemplairement signifiée par la parole de Marie-Antoinette sur l'échafaud : "Je ne suis pas celle que vous croyez", qui consiste à dire "oui" en disant "non". Or, si elle recoupe incontestablement cette thématique, il ne va cependant pas de soi, d'admettre que l'analyse de Freud la prenne directement pour objet : elle peut faire penser au problème de la dénégation, et à l'attitude psychologique à laquelle celle-ci correspond; mais il demeure qu'elle ne parle pas, ou parle peu, elle le fait au début et à la fin de l'article, de ce problème qui n'est pas au centre de son attention. C'est pourquoi les deux

traductions dont les références ont été indiquées ont raison, en dépit de certaines mauvaises habitudes prises, de donner comme titre à la version française du texte de Freud “La négation”, et de rendre dans le cours du texte *Verneinung* par ce même terme, ce qui restitue exactement le contenu verbal de l’expression concernée (il est à noter que, alors que, dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, Laplanche et Pontalis avaient suggéré une solution intermédiaire consistant à traduire *Verneinung* par “(dé)négation”, Laplanche a ensuite renoncé à cette solution de compromis, irrecevable du simple point de vue de la langue, et est revenu à la traduction normale par “négation” qui s’impose). Même si, de l’explication que Freud propose de la négation, se dégagent d’intéressantes conséquences concernant le phénomène psychologique de la dénégation, ou du “déli” (*Verleugnung*), il serait tout à fait imprudent de prendre ces conséquences comme point de départ et comme fil conducteur pour la lecture du texte de Freud, alors qu’il parle en réalité d’autre chose, ce qui ne peut conduire qu’à des effets de surinterprétation dommageables à sa compréhension, effets dont nous allons par la suite trouver de nombreux exemples lorsque nous nous intéresserons à certaines des discussions auxquelles il a fourni occasion. C’est cette objection qu’on peut faire au commentaire du texte de Freud, fort intéressant par ailleurs, réalisé par J. M. Rey, qui en tord largement la signification en rétablissant partout “dénégation” là où il est question de *Verneinung*, ce qui rend incompréhensible la référence à ce que Freud appelle au passage “symbole de la négation”, formule dont on ne voit pas comment elle pourrait s’appliquer au phénomène de la dénégation.

La seconde remarque préalable concerne le statut de l’article de Freud. Si celui-ci a souvent retenu l’attention, et en particulier celle des philosophes, c’est parce qu’il aborde des questions dont la portée philosophique est irrécusable : selon ses propres termes, Freud se propose d’y examiner comment la fonction intellectuelle (représentée par l’opération d’affirmer ou de nier, en quoi, à son point de vue, consiste pour l’essentiel le jugement) s’est développée à partir du jeu de motions pulsionnelles, dans des conditions telles que, à partir d’un certain point, elle s’est séparée de cette base affective par rapport à laquelle elle a acquis une relative autonomie. Ceci s’apparente aux spéculations qui ont été développées par ailleurs dans le cadre de ce que la philosophie appelle “théorie de la connaissance” : donc, une genèse de l’esprit et de ses opérations, bien au-delà d’une interrogation forcément restreinte autour du problème particulier de la dénégation. Mais du même coup, on est légitimement amené à s’interroger sur le statut d’une théorie de la connaissance développée aussi sommairement, comme à coups de serpe, en quelques pages, et à s’interroger sur les critères permettant d’en établir la légitimité, alors que le caractère tranchant de l’analyse amène à en suspecter la fragilité. Aussi bien, pour Freud, il ne s’agit pas du tout d’exposer une théorie de la connaissance, même à l’état d’esquisse, mais comme il le précise lui-même, de proposer quelques observations au sujet de certaines surprenantes particularités des échanges verbaux effectués entre le patient et l’analyste au cours de la cure, particularités qu’il propose d’interpréter comme des symptômes. Ces phénomènes singuliers, que résume bien la formule “Je n’ai pas voulu dire cela”, qui exploite à sa manière le symbole de la négation, constituent l’occasion de développer une explication au sujet de la fonction mentale qu’ils remplissent, et jouent ainsi comme des révélateurs pour la formation de l’appareil psychique, avec ses diverses instances qui, à un moment donné, entrent en concurrence dans la mesure où les intérêts qu’elles cherchent à satisfaire sont distincts et donnent lieu, d’un point de vue économique, à des investissements qui peuvent entrer en conflit. Freud pousse le plus loin possible cette explication, ce qui l’amène à formuler un certain nombre d’hypothèses qu’il estime, non pas pertinentes dans l’absolu, isolées du contexte spécifique à partir duquel elles ont été obtenues, mais utiles en vue de rendre compte des phénomènes concernés, dont, comme

on vient de le dire, elles font ressortir la valeur de symptômes, et rien de plus. C'est-à-dire que ce texte de Freud n'a pas la signification d'une construction théorique indépendante et isolée, mais prend place à côté des autres écrits consacrés à des phénomènes psychiques à première vue marginaux auxquels Freud consacre un intérêt comparable, comme celui du jeu d'esprit (*Witz*) ou celui du sentiment d'étrangeté (*Unheimlichkeit*) : c'est sur la base du rapprochement avec ces autres textes que J. M. Rey construit son commentaire de *Die Verneinung*, où l'on voit poindre certaines des préoccupations habituelles de Freud, préoccupations qui peuvent intéresser le philosophe sans avoir eu, pour cela, besoin d'être ciblées sur un objectif proprement philosophique, comme par exemple de proposer une alternative aux traditionnelles théories de la connaissance. C'est dans cet esprit qu'il faut essayer de lire l'article de Freud, en étant avant tout sensible à la singularité des problèmes qui y sont abordés sous un certain angle, même si la manière dont ils sont traités ne peut manquer d'éveiller, sous forme au moins d'interrogations, des résonances à caractère philosophiques, qui ne sont cependant pas au centre de leur propos déclaré, et conduisent à le déborder, ce qui requiert la plus extrême prudence.

Reprenons donc l'analyse de Freud à son point de départ. Celui-ci est donné par le fait que, dans le cadre de la cure, le patient est amené, lorsque certaines pensées se présentent à son esprit, à les communiquer verbalement en les accompagnant spontanément de la formule négative : "Non, ce n'est pas cela; il ne se peut pas que ce soit cela", formule dont, explique ensuite Freud, l'analyste peut l'amener à assumer de lui-même, par sa propre initiative, les implications, en lui demandant de penser à ce qui lui paraît le plus invraisemblable, le plus insoutenable, et ne serait donc pas susceptible d'être accompagné de la formule inverse, "Oui, c'est bien cela". Selon Freud, l'explication d'un tel phénomène tombe sous le sens : la formule qui exprime le rejet a valeur de confirmation; et à la fin de l'article, il va jusqu'à lui reconnaître un caractère probatoire : si un patient repousse une interprétation, en mettant dans son refus toute l'énergie qui s'accompagne de l'emploi de la formule négative, c'est que cette interprétation a toutes les chances d'être la bonne.

Le fait que la négation intervienne dans l'énoncé doit en effet signifier que le contenu auquel elle imprime sa marque présente un caractère traumatisant, et que sa manifestation suscite une angoisse particulièrement intense : celle-ci étant insupportable, elle nécessite d'être contrôlée par le recours à la formule qui fait intervenir le symbole de la négation. Autrement dit, il s'agit d'un contenu refoulé qui, lorsqu'il commence à ressurgir, ne manque pas d'éveiller une résistance, associée à un sentiment de déplaisir, et c'est cette résistance qui, en réponse au retour de ce contenu sous forme de représentation consciente, active un mécanisme de défense approprié : ce mécanisme opère en procédant à un retrait d'investissement libidinal, ce qu'il parvient à faire en détournant formellement l'attention de la représentation dérangeante qui est ainsi jugulée, et en conséquence mieux supportée. Ce qui, sur le fond, est en jeu dans un tel phénomène, c'est la prise de conscience d'un contenu de pensée qui, préalablement, existe en dehors de la conscience, prise de conscience qui coïncide avec la mise en avant de la formule de la négation, dans la forme d'un jugement négatif prenant ce contenu de pensée pour objet. Il est capital que la négation intervienne ici sur le plan de la forme, sur lequel l'interprétation la relègue systématiquement; c'est pourquoi, déclare Freud,

"nous prenons la liberté, au cours de l'interprétation (*Deutung*), de faire abstraction (*abzusehen*) de la négation et de ne retenir (*herausgreifen*) que le seul contenu (*Inhalt*) de l'idée incidente".

Ceci veut dire que la négation, intervenant sur le seul plan de la manifestation consciente d'un contenu de pensée dont la réalité est indépendante de cette

manifestation, ne concerne pas directement la nature de ce contenu, qui n'est pas en lui-même affecté par cette intervention.

Notons tout de suite que ce phénomène présente simultanément une dimension topique, qui correspond au fait qu'une pensée passe d'une instance psychique à une autre, sans que son contenu soit modifié, et une dimension économique, qui correspond au fait que ce déplacement s'accompagne d'investissements pulsionnels et affectifs en vertu desquels cette pensée est tolérée ou non, en fonction des intérêts auxquels elle se rapporte. L'un des objectifs implicites de la réflexion de Freud dans *Die Verneinung* est de comprendre comment ces deux dimensions du phénomène s'articulent entre elles, c'est-à-dire comment, du fait qu'une représentation soit ressentie comme supportable ou non, on passe aux conditions proprement intellectuelles en fonction desquelles elle devient l'objet d'un jugement qui peut prendre une forme positive ou négative.

Dans le cas de figure examiné, on peut bien parler de dénégation, puisque le contenu de pensée en question vient à la conscience, donc est d'une certaine manière affirmé, présenté ou plutôt représenté, sous la forme de sa négation, donc de son refus ou de sa non admission. Mais Freud n'en reste pas là, car à partir de l'analyse d'un tel phénomène, qui lui permet de comprendre ce qui se passe mentalement quand il y a ainsi en apparence collusion de l'acceptation et du refus, il se pose la question suivante : jusqu'à quel point un tel phénomène, et les mécanismes particuliers qui le commandent, sont-ils significatifs, plus largement, du fonctionnement de la pensée consciente, pour autant que celle-ci est associée au fait de prononcer des jugements positifs ou négatifs, et ainsi est en permanence confrontée au dilemme du "oui" et du "non", dilemme que, déclare-t-il plus loin, ignore l'inconscient ? Que signifie le fait d'avoir à faire un tel choix ? Et en quoi cela éclaire-t-il le fonctionnement de l'esprit, sur le double plan de ses déterminations affectives et intellectuelles ? Ou encore, pour formuler cette interrogation en termes encore plus généraux : comment, dans quelles conditions, l'affectif en vient-il à prendre une forme intellectuelle, et jusqu'à quel point celle-ci lui est-elle adéquate et en reste dépendante ?

Les explications qui viennent d'être avancées sont ainsi schématisées par Freud :

“Ce n'est qu'à la condition de se laisser nier qu'un contenu de représentation ou de pensée refoulé (*ein verdrängter Vorstellungs- oder Gedankeneinhalt*) peut se frayer une voie (*durchdringen*) jusqu'à la conscience.”

La négation joue ainsi, apparemment, un rôle positif, voire même libérateur, puisque, grâce à son intervention, un barrage est levé : elle ouvre une voie, qui permet à une représentation refoulée de passer dans la conscience, et ainsi d'être en quelque sorte défoulée, comme le suggère la réciprocity des verbes *durchdringen* (“laisser passer”) et *verdrängen* (“repousser”). Mais Freud précise aussitôt que,

“(si) la négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, ... est déjà expressément une suppression (*Aufhebung*) du refoulé, ... elle n'est certainement pas une acceptation (*Annahme*) du refoulé”.

Nous verrons, le moment venu, comment Hyppolite, dans sa lecture du texte de Freud, exploite l'occurrence dans cette phrase du terme *Aufhebung*, qui lui permet d'hégélianiser à outrance la portée de l'analyse, en y injectant l'idée d'un travail créateur du négatif qui impulse le progrès de la conscience vers la conscience de soi. Mais il est manifeste que Freud utilise ici le terme *Aufhebung* dans sa signification la plus courante de “suppression”, qu'il met en balance avec celle véhiculée par le terme *Annahme*, “acceptation”. La thèse développée ici, qui est centrale à la réflexion développée par Freud à partir de ses observations concernant l'intervention dans la cure d'énoncés prenant la forme de jugements négatifs, est donc la suivante : la négation est la condition pour qu'un contenu de pensée refoulé passe dans la conscience, mais, ce faisant, elle ne s'attaque pas au principe du refoulement qui demeure en lui-même

intangibile. C'est-à-dire que, même devenu conscient dans sa forme, le refoulé reste refoulé en tant que contenu. C'est pourquoi, comme nous en avons déjà fait la remarque, la négation prend exclusivement pour cible la forme de la représentation, sans toucher à son contenu.

Peut-être pourrait-on aller jusqu'à dire que la fonction logique, intellectuelle, de la négation consiste dans le fait de procéder à une telle dissociation de la forme et du contenu, dissociation qui, elle-même, serait la marque de fabrique de la pensée consciente, quelque chose comme son "logo" incarné dans le symbole de la négation. Si l'on veut à tout prix faire revenir la thématique de la dénégation, il faut dire alors que, si c'est bien lui qui intervient ici, le mécanisme de celle-ci, bien loin d'opérer la conversion du négatif en positif, maintient ceux-ci séparés, et les fait coïncider en laissant subsister entière leur opposition et leur scission, dans le contexte d'un espace mental qui, jusqu'au bout, reste clivé. C'est cet aspect du phénomène étudié par Freud qui sera exploité et à la limite surjoué par Lacan lorsque celui-ci en tirera prétexte pour mettre en avant, dans une perspective résolument non dialectique, son concept de "forclusion".

Freud tire immédiatement de cette analyse des conséquences qui lui permettent de mettre en lumière certains aspects de la constitution de l'appareil psychique, pour autant que celle-ci fait coexister "fonction intellectuelle" et "processus affectif" :

"On voit ici comment la fonction intellectuelle (*die intellektuelle Funktion*) se sépare du processus affectif (*sich scheidet vom affektiven Vorgang*). Avec l'aide (*mit Hilfe*) de la négation ne se trouve annulée qu'une seule des conséquences du processus du refoulement (*wird nur eine Folge des Verdrängungsvorgangs rückgängig gemacht*), à savoir que son contenu de représentation (*Vorstellungsinhalt*) n'accède pas (*nicht gelangt*) à la conscience. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle (*eine Art vom intellektueller Annahme*) du refoulé, cependant que l'essentiel continue de subir le refoulement (*bei Fortbestand des Wesentlichen an der Verdrängung*)."

Si, "avec l'aide de la négation", le refoulé accède à la conscience tout en restant en lui-même refoulé, ce que rend possible la dissociation entre la forme et le contenu de la représentation, cela signifie que la fonction intellectuelle de la négation opère sur un autre plan que celui où se développe le processus affectif, dont elle doit, à un certain moment, se séparer, pour jouer selon les modalités qui lui sont propres. Se trouve du même coup esquissée, à titre d'hypothèse, une histoire de l'esprit, qui passe par une étape décisive lorsque l'intellectuel se dissocie ainsi de l'affectif, de manière à exercer ses fonctions de manière indépendante, ce qui est la condition pour que, sous la forme que leur prescrivent ces fonctions, certaines représentations accèdent à la conscience, c'est-à-dire soient d'une certaine manière acceptées, sans que pour autant leur contenu cesse d'être refoulé. Ceci veut dire, très simplement, que, pour qu'il y ait conscience, il faut que soit effectuée une mise à distance de l'affectif, mise à distance dont précisément "l'aide de la négation" fournit la possibilité. En extrapolant quelque peu, ce qu'on doit faire avec la plus extrême prudence, on en tirera la conséquence que la conscience constitue le plan où règne le négatif, ce qui ne peut manquer de faire penser à la déclaration de Méphistophélès: "Je suis l'esprit qui nie", alors que l'affectif, pour autant qu'il se développe antérieurement sur un plan indépendant de la conscience et des conditions formelles posées à son exercice, est pleinement positif. Et ceci peut tout de suite être rapproché de ce que, dans la conclusion de l'article sur la *Verneinung*, Freud remarque au sujet de l'inconscient: "Dans l'analyse, on ne trouve aucun "non" provenant de l'inconscient."

A partir de là, Freud propose, toujours à titre d'hypothèse formulée en situation, une théorie du jugement, opération mentale qui paraît résumer à ses yeux la

“fonction intellectuelle”. Juger, c’est se confronter au dilemme entre “affirmer” et “nier”, en un sens très proche de celui où Descartes, après les médiévaux, définit la volonté comme la faculté d’affirmer ou de nier. Descartes interprète ainsi cette définition : ce que je me prépare à affirmer, je peux toujours aussi, jusqu’au dernier moment, le nier, et réciproquement, et ceci de manière totalement inconditionnée, ce qui fait de la volonté le siège de la liberté dans ce que celle-ci comporte, en l’homme comme en Dieu, d’absolu et d’inaliénable. L’alternative entre “affirmer” et “nier” revêt ainsi un caractère entièrement formel, valant indépendamment de la nature de ce qui est affirmé ou nié, ce qui paraît converger avec les remarques présentées par Freud au sujet de la fonction intellectuelle, pour autant que celle-ci, nous l’avons vu, joue sur le plan de la forme séparée du contenu.

Pourtant, Freud poursuit son explication en l’orientant dans un autre sens : ce qui l’intéresse, ce n’est pas le dispositif formel selon lequel la fonction intellectuelle produit ses effets sur le plan qui lui est propre, mais “l’origine psychologique” (*die psychologische Ursprung*) de cette fonction, ce qui revient à l’enraciner à nouveau dans l’affectif, qui, même lorsqu’elle s’en est séparée, continue néanmoins à intervenir dans sa constitution. C’est pourquoi, écrit Freud,

“nier quelque chose dans le jugement signifie au fond : c’est quelque chose que je préférerais refouler”.

En se portant garant d’une telle préférence, le jugement manifeste que son opération, si ses effets sont formels, renvoie à des intérêts qui, eux, ne le sont pas. C’est la raison pour laquelle, lorsqu’il revêt une forme négative, comme c’est le cas de l’observation qui a fourni à la réflexion de Freud son point de départ, le jugement, tout en donnant les moyens de contourner le refoulement, du moins certains aspects de celui-ci, continue à traduire le refoulement, et donc, bien loin de contrer celui-ci comme de l’extérieur, demeure à son service :

“La condamnation (*Verurteilung*) est le substitut intellectuel (*intellektuelle Ersatz*) du refoulement, son “non” est une estampille (*Merkzeichen*) de ce dernier, son certificat d’origine (*Ursprungszertifikat*), quelque chose comme le *made in Germany*. C’est au moyen du symbole de la négation (*Verneinungssymbol*) que la pensée se libère des limitations du refoulement et qu’elle s’enrichit de contenus (*Inhalte*) dont elle ne peut se passer pour son travail (*Leistung*)”.

Le jugement négatif, tout en aidant la pensée à se libérer de certaines limitations qui lui sont imposées par le refoulement, garde le statut de représentant, ou, comme l’écrit Freud, d’ersatz du refoulement : c’est-à-dire que quelque chose du refoulement, résidu ou concentré, persiste à travers son intervention, et même grâce à elle.

Cette duplicité de la fonction intellectuelle, qui est susceptible de jouer simultanément pour et contre le refoulement, qu’elle lève tout en poursuivant son action, ce qui peut faire penser à une sorte de ruse de la raison, nécessite, pour être comprise, un retour sur le statut du jugement, qui doit porter en lui-même la marque de cette dualité, ce dont Freud rend compte de la manière suivante :

“Pour l’essentiel la fonction du jugement a deux décisions à prendre. Elle doit attribuer ou refuser (*zu- oder absprechen*) une propriété à une chose, et elle doit d’une représentation (*Vorstellung*) reconnaître ou contester (*zugestehen oder bestreiten*) l’existence dans la réalité (*Realität*)”.

Ceci revient à dédoubler l’opération du jugement, qui renvoie à deux types de décisions, dont on comprend, en lisant la suite du texte, que l’une met en avant le principe de plaisir, ce qui veut dire qu’elle joue sur le plan de la pure affectivité, alors que l’autre met en avant le principe de réalité, qui oppose un démenti aux incitations dont le premier est la source.

Le premier type de décision est donc celui qui revient à attribuer ou à refuser d'attribuer une propriété à une chose. Quelle propriété? Celle qui s'offre à l'appréciation du principe de plaisir, à savoir qu'elle est reconnue comme étant bonne ou mauvaise, utile ou nuisible au point de vue des pulsions originelles qui incitent à se l'approprier ou à la rejeter, alternative à laquelle est confronté en permanence ce que Freud appelle le "Moi-plaisir" (*Lust-Ich*) :

"La propriété (*Eigenschaft*), dont il faut décider (*entscheiden*) pourrait avoir été à l'origine (*ursprünglich*) bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Ce qui revient à dire, exprimé dans le langage (*in der Sprache ausgedrückt*) des motions pulsionnelles orales les plus anciennes : je veux manger cela ou je veux cracher cela; et dans une transposition ultérieure (*in weitestehender Uebertragung*) : je veux introduire cela en moi (*in mich einführen*) et je veux éliminer (*ausschliessen*) cela de moi. Donc : cela doit être en moi ou hors de moi. Le Moi-plaisir originaire (*das ursprüngliche Lust-Ich*), comme j'ai pu le montrer ailleurs, veut introjecter (*introjizieren*) en lui tout ce qui est bon, rejeter (*werfen*) hors de lui tout ce qui est mauvais. Ce qui est mauvais, ce qui est étranger (*Fremde*) au moi, ce qui se trouve au-dehors (*Aussenbefindliche*), lui est tout d'abord identique".

Apparaît ainsi une forme de clivage entre les deux positions du "oui" et du "non" qui recoupe le clivage entre "dedans" et "dehors" : est reconnu bon ce que je désirerais avoir en moi en l'y introduisant; mauvais, au contraire, ce que, n'en voulant pas, je cherche à repousser à l'extérieur. Un philosophe fichtéen reconnaîtrait peut-être ici l'origine de la séparation du Moi et du Non-Moi, origine qui, au point de vue de Freud, est purement pulsionnelle. On comprend que c'est en tant qu'il a à prendre ce type de décision, en rapport avec les motivations qui le définissent, que le jugement a sa source dans l'affectivité, avec laquelle il est exclu qu'il rompe jamais complètement.

La seconde décision que doit prendre le jugement consiste à reconnaître ou à contester l'existence d'une représentation dans la réalité : entendons par là le fait qu'elle n'est pas seulement vraie par elle-même en tant que pensée qui se trouve dans l'esprit, à laquelle celui-ci en conséquence accorde son adhésion pleine et entière, mais est aussi en rapport avec quelque chose qui existe réellement en dehors de l'esprit, et donc indépendamment de lui, ce qui, comme Freud en fait lui-même la remarque, fait revenir, mais par un nouveau biais, la dualité "dedans" / "dehors", en la dégagant de la subordination exclusive au principe de plaisir :

"On voit qu'à nouveau c'est une question relative au dedans et au dehors (*Frage des Aussen und Innen*). Le non-réel (*das Nichtreale*), ce qui est simplement représenté, le subjectif, n'existe qu'à l'intérieur; l'autre, le réel, est également présent à l'extérieur".

On sait que Descartes, lorsqu'il se confronte à une interrogation de ce genre, conclut qu'elle ne peut être résolue qu'en passant par la garantie offerte par l'existence de Dieu qui, en quelque sorte, fait le lien entre ce qui est dans l'esprit et ce qui est en dehors de lui : si Dieu n'existait pas, ou plutôt s'il n'y avait aucune possibilité d'accéder à une certitude concernant son existence, l'esprit serait définitivement incapable de sortir de soi, et de revendiquer pour ses représentations un caractère objectif, et non seulement subjectif, et donc serait incapable d'opérer la conjonction entre vérité (objective) et certitude (subjective). Ceci est précisément la difficulté qu'affronte la conscience au cours de son Odyssée telle que Hegel la décrit dans la *Phénoménologie de l'Esprit* : au long de sa tragique histoire, la conscience découvre, à travers la succession de ses diverses figures, qu'elle est définitivement incapable de surmonter l'opposition du sujet et de l'objet, opposition qui est au coeur de sa nature de conscience, ce qui la conduit finalement, en vue de résoudre cette contradiction qui la mine de l'intérieur, à se supprimer comme conscience pour laisser la place à l'Esprit; celui-ci, le terrain étant ainsi déblayé, peut alors reprendre son développement depuis



l'origine, en produisant et en parcourant les sphères dont le système d'ensemble, tel que la philosophie le représente, le conduit à sa propre conscience de soi.

Voici comment Freud résout à sa manière ce problème qui a préoccupé la philosophie tout au long de son histoire, et qu'il traite en faisant intervenir la dualité entre Moi-plaisir et Moi-réalité, dualité qui, à certains égards, évoque le clivage hégélien de la conscience. Il commence par insister sur le fait que le Moi-réalité, à la responsabilité duquel doit être imputé le second type de décision dont le jugement a à assumer la responsabilité, est issu du Moi-Plaisir, auquel revenait le premier type de décision, et ceci au terme d'une évolution : la seconde décision est "l'affaire du Moi-réalité définitif qui se développe à partir du Moi-plaisir initial (épreuve de réalité)". Cette évolution est provoquée par l'expérience :

"L'expérience (*Erfahrung*) nous a appris que ce qui importe n'est pas seulement de savoir si une chose (un objet de satisfaction - *Befriedigungsobjekt*) possède la "bonne" propriété, si elle mérite donc d'être acceptée dans le Moi, mais aussi si elle existe dans le monde extérieur (*Aussenwelt*) de sorte qu'on puisse s'en emparer (*bemächtigen*) en cas de besoin."

Très simplement, ceci veut dire que le Moi-réalité n'est autre que le Moi-plaisir instruit par l'expérience et les démentis que celle-ci a pu, à l'occasion, lui apporter : les défaites du Moi-Plaisir sont le prix à payer pour qu'émerge finalement le Moi-Réalité, qui prononce la mise à l'écart ou du moins la restriction du principe de plaisir. Qu'est-ce que l'expérience ? C'est l'ensemble des conditions qui ont contraint le Moi à sortir de soi et à affronter le dehors, c'est-à-dire le monde extérieur, une fois reconnu qu'il lui est impossible de continuer à trouver en soi-même ses objets de satisfaction, qu'il lui faut impérativement chercher ailleurs, au risque de se voir opposer une fin de non recevoir de la part de ce monde extérieur qui lui échappe, parce qu'il existe indépendamment de ses décisions. Si le Moi se soumettait à la juridiction exclusive du principe de plaisir, s'il ignorait les leçons de l'expérience, il se condamnerait au narcissisme, et du même coup s'exposerait au risque de mort.

Reste à comprendre quelle a été l'allure de l'évolution qui a conduit du règne exclusif du Moi-Plaisir à la prise de contrôle partielle de celui-ci par le Moi-Réalité, ce qui a du même coup amené le jugement à compléter le premier type de décisions, prises uniquement en fonction de motions pulsionnelles, par le second, qui fait intervenir la réflexion. L'explication proposée par Freud, qui met en avant une théorie de l'idée fondée sur les modifications de la relation entre perception et représentation, est la suivante :

"Pour comprendre cette évolution, il faut se rappeler que toutes les représentations proviennent des perceptions, qu'elles en sont les reproductions. Originellement (*ursprünglich*) l'existence de la représentation (*die Existenz der Vorstellung*) est déjà une garantie de la réalité (*Realität*) du représenté. L'opposition du subjectif et de l'objectif n'existe pas dès le début (*besteht nicht von Anfang an*). Ce qui lui permet de s'établir, c'est le fait que la pensée possède la faculté d'actualiser une perception en la reproduisant par la représentation, sans que la réalité implique encore nécessairement l'objet."

Au départ, perception et représentation sont confondues, ce qui exclut la possibilité de faire la distinction entre le subjectif et l'objectif : les perceptions-représentations, qui constituent la trame du régime mental propre au Moi-plaisir originaire, sont, comme des "objets" à part entière, garantes de leur "réalité", et, se suffisant entièrement à elles-mêmes, elles ne mettent en oeuvre aucune sorte de transitivité qui les mettrait en relation avec quelque chose d'extérieur, c'est-à-dire avec une autre réalité que la leur propre. L'évolution qui conduit à l'émergence du Moi-Réalité consiste dans le fait que la représentation, en reproduisant et en actualisant la perception, qui constitue sa condition initiale, s'émancipe progressivement par rapport à

elle, du moins dans la forme de sa manifestation, et revêt ainsi un caractère intellectuel, réfléchi. En se prenant pour objet dans la représentation, en se réfléchissant, la perception ne sort pas encore d'elle-même pour aller à la rencontre du monde, mais elle s'aménage et se dispose de telle façon que cette rencontre, telle que l'effectue l'expérience, soit possible : au lieu de se satisfaire de ses seuls apports propres, elle devient une structure d'accueil pour des informations venues du dehors, informations qu'elle anticipe en s'installant vis-à-vis d'elles dans une posture d'attente.

Sont ainsi créées les conditions pour que le Moi se confronte à l'épreuve de réalité :

“Le premier but et le plus immédiat de l'épreuve de réalité n'est pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant à ce qui est représenté, mais de *le retrouver* (*widerzufinden*), de s'assurer qu'il existe encore. Une contribution supplémentaire à l'étrangement (*Entfremdung*) du subjectif et de l'objectif provient d'une autre faculté de la capacité de penser. La reproduction de la perception dans la représentation (*Reproduktion in der Vorstellung*) n'est pas toujours sa reproduction fidèle; elle peut être modifiée en raison d'omissions ou transformée par fusions d'éléments différents. L'épreuve de réalité doit contrôler l'étendue de telles déformations”.

Comme précédemment à propos du terme *Aufhebung*, il convient de ne pas accorder une importance démesurée à la présence dans ce passage du terme *Entfremdung*, avec ses résonances apparemment hégéliennes qui évoquent la thématique de l'aliénation. Ce que Freud cherche à faire comprendre ici, c'est comment l'esprit en est venu à faire la séparation entre le subjectif, c'est-à-dire ce qui est au dedans de lui, et l'objectif, c'est-à-dire ce qui est au dehors : pour y parvenir il a fallu qu'il rompe la solidarité originaire de la perception et de la représentation, de telle manière que celle-ci en arrive à chercher ses critères de reconnaissance et de conformité à l'extérieur et non à l'intérieur, ce qui correspond à une conversion de ses intérêts, de la recherche centripète d'un accord avec soi en celle, centrifuge, d'un accord avec le monde. C'est en cela que consiste précisément l'épreuve de réalité, qui corrige peu à peu les données premières de la perception par le moyen de leur transposition ou reproduction en représentations : si la perception ne retrouve pas dans l'expérience l'objet conforme à son attente, cette déception provoque la formation d'une représentation qui prend de plus en plus distance par rapport à elle, en vue d'écarter, ou du moins de réguler, les conséquences de cet échec qui peuvent être extrêmement graves.

Le processus de l'évolution décrite par Freud consiste donc dans le fait que le Moi, par le moyen de l'expérience, se projette vers le monde, puis fait retour sur lui-même, de manière à tirer personnellement les conséquences de la relation qu'il a établie avec la réalité extérieure. Dans ces conditions, l'expérience ne prend pas la forme mécanique d'une intrusion du dehors dans le dedans, dont les conséquences ne seraient pas moins dévastatrices que les déceptions provoquées par les élans du Moi-plaisir : c'est du dedans qu'est ressentie la nécessité de s'enrichir des apports fournis par les informations venues du dehors, informations qui, avant même d'être reçues, sont sollicitées par le Moi.

Ce qui est extrêmement intéressant, c'est que cette analyse conduit à mettre en corrélation, d'une part, l'évolution au cours de laquelle s'effectue l'*Entfremdung* du subjectif et de l'objectif par le moyen de la transformation de la perception en représentation réfléchie et instruite par l'expérience, et, d'autre part, quelque chose qui évoque le fonctionnement des mécanismes du refoulement :

“On reconnaît cependant comme condition de la mise en place de l'épreuve de réalité le fait que soient perdus des objets qui, autrefois, avaient été causes de réelle satisfaction (*reale Befriedigung*).”

Pour que la perception se corrige en prenant la forme de la représentation, et pour que le Moi-Réalité émerge aux côtés du Moi-Plaisir dont il est issu, mais dont il ne prend pas purement et simplement la place, est requis le renoncement à certains objets, qu'il faut accepter de “perdre”. On comprend mieux alors comment, le jugement, alors même qu'il lève partiellement le refoulement, continue néanmoins à le servir : sur le fond, il a partie liée avec l'opération du refoulement dont il est le prolongement intellectuel.

Par là même se justifie l'intérêt de Freud à l'égard de la thématique de la négation, qui exprime en premier lieu cette expérience forcée de la perte d'objet à laquelle le Moi ne peut se dérober : l'épreuve de réalité, et ses effets proprement intellectuels, s'accompagnent de l'introduction dans le Moi de la négativité, qu'il ignore complètement au départ lorsqu'il n'est encore que Moi-Plaisir, auquel ne peut venir l'idée de chercher ses objets de satisfaction ailleurs qu'en lui-même, ce qui lui garantit de n'être jamais déçu, tout en le plaçant, sans qu'il en ait du tout conscience, en danger de mort. En extrapolant, on dira que le Moi-Réalité est un Moi aliéné, rendu étranger à lui-même, du fait de s'être soumis à l'épreuve de réalité qui l'a obligé à sortir de soi et l'a en quelque manière estropié ou mutilé en incorporant à sa constitution la négation.

Il reste que cette “aliénation” du Moi, si aliénation il y a, est productive dans la mesure où elle est la condition pour qu'il se porte vers l'action, ce qui est encore pour lui une manière de sortir de soi et d'aller vers le monde. C'est suivant ce raisonnement que Freud est amené à parler, suivant une assez étonnante formule, de “l'action intellectuelle” du jugement, dont la dimension n'est donc pas seulement théorique mais aussi pratique :

“Le jugement est une action intellectuelle (*intellektuelle Aktion*) qui décide du choix de l'action motrice, qui met fin au suspens de la pensée (*dem Denkaufschub eine Ende setzt*) et qui conduit de la pensée à l'action. J'ai déjà parlé ailleurs du suspens de la pensée. Il faut le considérer en tant qu'action d'essai (*Probeaktion*), en tant que tâtonnement moteur qui s'accomplit avec une moindre dépense de décharge (*ein motorischens Tasten mit geringen Abfuhraufwänden*)”.

Le suspens de la pensée correspond au moment où l'action est encore en délibération, ce qui veut dire que le dilemme du “oui” et du “non” n'a toujours pas été tranché, et que l'option contraire à celle qui va être adoptée est encore envisageable. Si le jugement est une action intellectuelle, c'est dans la mesure où, en idée, et donc, si on peut dire, à moindre frais, en prenant un minimum de risques il prépare l'action, avant même que celle-ci ne soit engagée, en intervenant sur le plan qui lui est propre, ce qui consiste à promouvoir la décision. Or il faut bien comprendre que cette “action” du jugement, qu'elle opte pour le “oui” ou pour le “non”, est toujours négative dans son principe, puisqu'elle revient à écarter la solution qui n'est pas retenue. C'est de cette négation que le Moi-Réalité assume personnellement la responsabilité, ce que le Moi-Plaisir, tout occupé à ses jouissances intimes, n'est pas en mesure de faire.

Or cette opération de rétention, sorte d'action avant l'action, dans la mesure où son élan préfigure l'action, opération qui ouvre un espace au jugement, et prépare le Moi à effectuer sa sortie vers le monde, est de fait appelée, requise, dès qu'est amorcé le fonctionnement de l'appareil psychique, avec ses premières décharges d'investissement pulsionnel :

“Réfléchissons : où le Moi a-t-il auparavant pratiqué un tel tâtonnement, à quel endroit en a-t-il appris la technique qu'il applique maintenant aux processus de pensée ? Cela s'est produit à l'extrémité sensorielle de

l'appareil psychique, dans les perceptions sensibles. D'après notre hypothèse, la perception n'est pas un processus purement passif, car le Moi envoie périodiquement (*periodisch*) de petites quantités d'investissements (*kleine Besetzungsmengen*) dans le système de perception, grâce auxquelles il teste (*verkostet*) les excitations extérieures pour à nouveau à nouveau se retirer après chacune de ses sorties exploratoires (*tastenden Vorstoss*)".

La perception ne se réduit donc pas à une opération mécanique d'enregistrement, et c'est pourquoi "elle n'est pas un processus purement passif", mais d'emblée elle se pose comme reproductible, c'est-à-dire apte à être répétée dans des conditions qui ne peuvent être absolument identiques, et ainsi revêt l'allure d'une représentation en puissance : et ceci parce qu'elle s'effectue toujours en fonction d'intérêts spécifiques qu'elle essaie de satisfaire, de façon hésitante au départ, puis en perfectionnant ou en aménageant au fur et à mesure de son apprentissage les modalités de son intervention. De ce point de vue, le jugement, avec sa dimension intellectuelle, ne fait qu'aller plus loin encore dans le même sens, en prenant le relais des premières tentatives amorcées par la perception. Et c'est pourquoi la conversion dont il est le témoin, conversion qui fait passer les exigences du Moi-Réalité, tournées vers le dehors, avant celles du Moi-Plaisir, qui sont, elles, tournées vers le dedans, ne prend pas la forme d'une rupture, par laquelle une figure du Moi se substituerait purement et simplement à une autre, qui de ce fait serait abolie : c'est le même Moi qui réapparaît sous une forme transformée au terme de cette conversion, par laquelle il a intégré à sa constitution les vertus du négatif, qui ne lui ont pas été du tout imposées de l'extérieur, mais ont été anticipées par la nécessité de son mouvement propre et ont été assimilées au cours d'un apprentissage progressif. En insistant comme il le fait ici sur cette continuité du développement psychique, Freud donne clairement à voir que son actuelle réflexion accorde la priorité au point de vue économique, qui met en avant une logique tendanciellement unitaire des forces, sur le point de vue topique, qui disperse la manifestation de ces forces en les distribuant sur des "lieux" séparés, comme si elles émergeaient de sources totalement distinctes. Le primat reconnu à l'économique sur le topique est en accord avec le fait que tous les phénomènes mentaux se voient assigner une origine affective, ce qui les prédispose à être évalués en termes d'intérêts et d'investissements libidinaux.

C'est pourquoi Freud peut conclure cette analyse en déclarant :

"L'étude du jugement nous introduit pour la première fois peut-être à la compréhension du développement (*Entstehung*) d'une fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires (*intellektuellen Funktion aus dem Spiel der primären Triebregungen*). Le juger est le développement finalisé (*zweckmässige Fortentwicklung*) de ce qui originellement dépend du principe de plaisir : l'insertion (*Einbeziehung*) dans le Moi ou l'expulsion (*Ausstossung*) hors du Moi. Sa polarité semble correspondre (*entsprechen*) à l'opposition (*Gegensätzlichkeit*) des deux groupes de pulsions que nous admettons. L'affirmation - en tant que substitut (*Ersatz*) de l'unification - appartient à Eros, la négation - comme remplaçant (*Nachfolge*) de l'expulsion - appartient à la pulsion de destruction. Le plaisir général pris à la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doivent être compris, selon toute vraisemblance comme un indice de la désintringation des pulsions (*Anzeichen der Triebentmischung*) grâce à un décompte (*Abzug*) des composantes libidinales. Mais l'effectuation (*Leistung*) de la fonction de jugement est tout d'abord rendue possible du fait que la création du symbole de négation (*Schöpfung des Verneinungssymbols*) a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement et par là même à l'égard de la contrainte (*Zwang*) du principe de plaisir".

Il y a bien une dualité des sources pulsionnelles, deux instincts fondamentaux, Eros, qui se plaît à dire "oui", et Thanatos, qui oblige à dire "non" : et s'il y a une fonction intellectuelle du jugement, c'est parce qu'Eros s'est mis à l'école de Thanatos,

en assimilant les leçons qui lui ont été administrées par l'expérience, et l'épreuve de réalité dont celle-ci est le véhicule, ce qui permet d'échapper à la "contrainte" du principe de plaisir, c'est-à-dire de mettre fin à son règne exclusif. Mais, si on y regarde bien, dire "oui" et dire "non" sont au fond la même chose, quoique sous des formes différentes. Le symbole de la négation, en s'appliquant à des contenus dont la source originelle est donnée par la perception n'affecte pas la nature de ces contenus pris en eux-mêmes, et cohabite avec eux de manière tout à fait normale, même si c'est dans la forme de l'opposition : tout au plus en aménage-t-il la manifestation, comme le requièrent les nécessités de la vie, qui font sourdre la voix menaçante de Thanatos de telle manière qu'elle paraît recouvrir l'appel d'Eros, auquel elle apporte une réponse de sa façon. Eros et Thanatos, l'instinct de vie et l'instinct de mort, sont opposés sans être cependant alternatifs ou exclusifs l'un de l'autre, à la manière de Dionysos et Apollon dans l'interprétation nietzschéenne de la tragédie : jusque dans leur lutte, ils continuent à dériver de la même source, dont le jaillissement est amené à un certain moment à dévier et à se retourner contre lui-même, dans une perspective qui exclut tout dualisme ontologique.

C'est la raison pour laquelle, nous en revenons à l'étude du symptôme particulier qui a donné son point de départ à cette analyse, il est parfaitement possible de dire "oui" tout en disant "non", le "non" n'étant finalement qu'une autre manière de dire "oui" imposée par la situation. On serait presque tenté de dire que Thanatos n'est finalement que la forme, forme essentiellement symbolique, prise par Eros, qui, pris en lui-même est informe, c'est-à-dire, non point rebelle à la forme, mais en attente de forme, un peu de la manière dont, selon Aristote, la matière, bien loin de la recevoir de l'extérieur et de lui être indifférente, désire la forme, et tend vers elle. La coexistence d'Eros et de Thanatos, même si elle ne converge pas vers leur synthèse harmonieuse, ne correspond donc pas à une dualité de natures, qui affirmeraient leur puissance complètement à part l'une de l'autre : et c'est pourquoi on ne peut avoir l'un sans l'autre. Eros sans Thanatos, cela peut à la rigueur se concevoir, durant la période où le Moi-Plaisir s'offre le luxe de rester enfermé en lui-même et de se repaître de ses perceptions-représentations, période qui, par la force des choses, ne peut perdurer. Mais Thanatos sans Eros, c'est ce qui ne peut absolument pas avoir lieu, nulle forme ne pouvant d'aucune manière exister indépendamment de la matière à laquelle elle s'applique. C'est pourquoi, revenons y, le négatif, c'est du positif sous une autre forme, et non une réalité ou un principe à part entière, susceptible d'être pensé en lui-même comme une nature séparée. La mort n'est pas quelque chose qui vient frapper la vie de l'extérieur, mais elle est la limite de la vie, issue du mouvement de la vie, dont elle est encore, sous la forme la plus paradoxale qui soit, et, si l'on veut, la plus détestable, la manifestation.

Copyright Pierre Macherey

### Freud, *Die Verneinung* (1925)

La manière dont nos patients, pendant le travail de l'analyse, énoncent ce qui leur vient à l'esprit (*vorbringen ihre Einfälle*) nous fournit l'occasion de faire quelques remarques intéressantes. Il arrive qu'un patient nous dise : "Vous allez penser maintenant que je vais vous dire quelque chose d'offensant, mais je n'en ai réellement pas l'intention." Nous saisissons qu'il s'agit d'une fin de non recevoir (*Abweisung*) à l'égard d'une idée incidente (*Einfall*) qui vient juste de surgir par projection (*auftauchenden durch Projektion*). Ou bien il nous dit : "Vous vous demandez qui peut

être cette personne du rêve. Ce n'est pas ma mère." Nous corrigeons en disant : c'est évidemment sa mère. Nous prenons la liberté, au cours de l'interprétation (*Deutung*), de faire abstraction (*abzusehen*) de la négation et de ne retenir (*herausgreifen*) que le seul contenu (*Inhalt*) de l'idée incidente (*Einfall*). C'est comme si le patient avait dit : "En ce qui concerne cette personne qui m'est venu à l'esprit (*ist eingefallen*), il s'agit à vrai dire de ma mère, mais je n'ai aucun plaisir (*keine Lust*) à admettre une telle pensée incidente (*Einfall*).

On peut à l'occasion (*gelegentlich*) obtenir très facilement l'explication (*Aufklärung*) cherchée en ce qui concerne le refoulé inconscient. On interroge "Quelle est la chose qui vous paraît la plus totalement invraisemblable (*Allerunswahrscheinlichste*) ? Qu'est-ce qui, selon vous, était alors le plus éloigné de votre pensée?". Si le patient tombe dans le piège, et désigne ce à quoi il veut le moins croire, il avoue presque toujours ce qui est essentiel (*das Richtige*). On trouve souvent une belle réplique (*ein hübsches Gegenstück*) de cette expérience (*Versuch*) chez le névrosé obsessionnel qui a déjà été introduit (*eingeführt worden ist*) à la compréhension de ses symptômes. "J'ai une nouvelle idée obsessionnelle. J'ai tout de suite pensé qu'elle pourrait signifier telle chose. Mais non, cela ne peut pas être vrai, autrement je n'aurais pas eu l'idée". Ce qu'il rejette (*verwirft*) en se basant sur ce qu'il a surpris de la cure (*mit dieser der Kur abgelauschten Begründung*) c'est évidemment le sens véritable (*der richtige Sinn*) de la nouvelle représentation obsessionnelle.

Ce n'est qu'à la condition de se laisser nier (*verneinen lässt*) qu'un contenu de représentation ou de pensée refoulé (*ein verdrängter Vorstellungs- oder Gedankeneinhalt*) peut se frayer une voie (*durchdringen*) jusqu'à la conscience. La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, elle est déjà expressément une suppression (*Aufhebung*) du refoulé, mais elle n'est certainement pas une acceptation (*Annahme*) du refoulé. On voit ici comment la fonction intellectuelle (*die intellektuelle Funktion*) se sépare du processus affectif (*sich scheidet vom affektiven Vorgang*). Avec l'aide (*mit Hilfe*) de la négation ne se trouve annulée qu'une seule des conséquences du processus du refoulement (*wird nur eine Folge des Verdrängungsvorgangs rückgängig gemacht*), à savoir que son contenu de représentation (*Vorstellungsinhalt*) n'accède pas (*nicht gelangt*) à la conscience. Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle (*eine Art vom intellektueller Annahme*) du refoulé, cependant que l'essentiel continue de subir le refoulement (*bei Fortbestand des Wesentlichen an der Verdrängung*). Nous obtenons au cours de l'analyse une autre modification très importante, et assez déconcertante, de la même situation. Nous réussissons même à vaincre la négation et à imposer la pleine acceptation intellectuelle du refoulé... le processus du refoulement lui-même n'en est pourtant pas encore supprimé.

La tâche de la fonction intellectuelle du jugement (*intellektuellen Urteilsfunktion*) consistant à affirmer (*bejahen*) ou à nier (*verneinen*) des contenus de pensée, les remarques précédentes nous conduisent à l'origine psychologique (*psychologischen Ursprung*) de cette fonction. Nier quelque chose dans le jugement signifie au fond : c'est quelque chose que je préférerais refouler. La condamnation (*Verurteilung*) est le substitut intellectuel (*intellektuelle Ersatz*) du refoulement, son "non" est une estampille (*Merkzeichen*) de ce dernier, son certificat d'origine (*Ursprungszertifikat*), quelque chose comme le *made in Germany*. C'est au moyen du symbole de la négation (*Verneinungssymbol*) que la pensée se libère des limitations du refoulement et qu'elle s'enrichit de contenus (*Inhalte*) dont elle ne peut se passer pour son travail (*Leistung*).

Pour l'essentiel la fonction du jugement a deux décisions à prendre. Elle doit attribuer ou refuser (*zu- oder absprechen*) une propriété à une chose, et elle doit d'une

représentation (*Vorstellung*) reconnaître ou contester (*zugestehen oder bestreiten*) l'existence dans la réalité (*Realität*). La propriété (*Eigenschaft*), dont il faut décider (*entscheiden*) pourrait avoir été à l'origine (*ursprünglich*) bonne ou mauvaise, utile ou nuisible. Ce qui revient à dire, exprimé dans le langage (*in der Sprache ausgedrückt*) des motions pulsionnelles orales les plus anciennes : je veux manger cela ou je veux cracher cela ; et dans une transposition ultérieure (*in weitestehender Uebertragung*) : je veux introduire cela en moi (*in mich einführen*) et je veux éliminer (*ausschliessen*) cela de moi. Donc : cela doit être en moi ou hors de moi. Le Moi-plaisir originaire (*das ursprüngliche Lust-Ich*), comme j'ai pu le montrer ailleurs, veut introjecter (*introjizieren*) en lui tout ce qui est bon, rejeter (*werfen*) hors de lui tout ce qui est mauvais. Ce qui est mauvais, ce qui est étranger au moi (*das dem Ich Fremde*), ce qui se trouve au-dehors (*das Aussenbefindliche*), lui est tout d'abord identique (*ist ihm zunächst identisch*).

L'autre décision qui incombe à la fonction du jugement, celle qui concerne l'existence réelle (*reale Existenz*) d'une chose représentée (*vorgestellten Ding*), est l'affaire du Moi-réalité définitif qui se développe à partir du Moi-plaisir initial (épreuve de réalité). Il ne s'agit plus maintenant de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être ou non accepté (*aufgenommen*) dans le Moi, mais si quelque chose qui est dans le Moi comme représentation (*etwas im Ich als Vorstellung Vorhandenes*) peut être également retrouvé dans la perception (réalité - *Realität*). On voit qu'à nouveau c'est une question relative au dedans et au dehors (*Frage des Aussen und Innen*). Le non-réel (*das Nichtreale*), ce qui est simplement représenté, le subjectif, n'existe qu'à l'intérieur; l'autre, le réel, est également présent à l'extérieur. Dans ce développement on n'a pas pris en considération le principe de plaisir. L'expérience (*Erfahrung*) nous a appris que ce qui importe n'est pas seulement de savoir si une chose (un objet de satisfaction - *Befriedigungsobjekt*) possède la "bonne" propriété, si elle mérite donc d'être acceptée dans le Moi, mais aussi si elle existe dans le monde extérieur (*Aussenwelt*) de sorte qu'on puisse s'en emparer (*bemächtigen*) en cas de besoin. Pour comprendre cette évolution, il faut se rappeler que toutes les représentations proviennent des perceptions, qu'elles en sont les reproductions. Originellement (*ursprünglich*) l'existence de la représentation (*die Existenz der Vorstellung*) est déjà une garantie de la réalité (*Realität*) du représenté. L'opposition du subjectif et de l'objectif n'existe pas dès le début (*besteht nicht von Anfang an*). Ce qui lui permet de s'établir, c'est le fait que la pensée possède la faculté d'actualiser une perception en la reproduisant par la représentation, sans que la réalité implique encore nécessairement l'objet. Le premier but et le plus immédiat de l'épreuve de réalité (*der erste und nächste Zweck der Realitätsprüfung*) n'est pas de trouver (*finden*) dans la perception réelle (*in der realen Wahrnehmung*) un objet correspondant à ce qui est représenté (*ein dem Vorgestellten entsprechendes Objekt*), mais de le retrouver (*widerzufinden*, souligné), de s'assurer qu'il existe encore (*sich zu überzeugen dass es noch vorhanden ist*). Une contribution supplémentaire à l'étrangement (*Entfremdung*) du subjectif et de l'objectif provient d'une autre faculté de la capacité de penser. La reproduction de la perception dans la représentation (*Reproduktion in der Vorstellung*) n'est pas toujours sa reproduction fidèle; elle peut être modifiée en raison d'omissions ou transformée par fusions d'éléments différents. L'épreuve de réalité doit contrôler l'étendue de telles déformations. On reconnaît cependant comme condition de la mise en place de l'épreuve de réalité le fait que soient perdus des objets qui, autrefois, avaient été causes de réelle satisfaction (*reale Befriedigung*).

Le jugement est une action intellectuelle (*intellektuelle Aktion*) qui décide du choix de l'action motrice, qui met fin au suspens de la pensée (*dem Denkaufschub ein Ende setzt*) et qui conduit de la pensée à l'action. J'ai déjà parlé ailleurs du suspens de

la pensée. Il faut le considérer en tant qu'action d'essai (*Probeaktion*), en tant que tâtonnement moteur qui s'accomplit avec une moindre dépense de décharge (*ein motorischens Tasten mit geringen Abfuhraufwänden*). Réfléchissons : où le Moi a-t-il auparavant pratiqué un tel tâtonnement, à quel endroit en a-t-il appris la technique qu'il applique maintenant aux processus de pensée? Cela s'est produit à l'extrémité sensorielle de l'appareil psychique, dans les perceptions sensibles. D'après notre hypothèse, la perception n'est pas un processus purement passif, car le Moi envoie périodiquement (*periodisch*) de petites quantités d'investissements (*kleine Besetzungsmengen*) dans le système de perception, grâce auxquelles il teste (*verkostet*) les excitations extérieures pour à nouveau à nouveau se retirer après chacune de ses sorties exploratoires (*tastenden Vorstoss*).

L'étude du jugement nous introduit pour la première fois peut-être à la compréhension du développement (*Entstehung*) d'une fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires (*intellektuellen Funktion aus dem Spiel der primären Triebregungen*). Le juger est le développement finalisé (*zweckmässige Fortentwicklung*) de ce qui originellement dépend du principe de plaisir : l'insertion (*Einbeziehung*) dans le Moi ou l'expulsion (*Ausstossung*) hors du Moi. Sa polarité semble correspondre (*entsprechen*) à l'opposition (*Gegensätzlichkeit*) des deux groupes de pulsions que nous admettons. L'affirmation - en tant que substitut de l'unification (*als Ersatz der Vereinigung*) - appartient à Eros, la négation - comme remplaçant (*Nachfolge*) de l'expulsion - appartient à la pulsion de destruction (*Destruktionstrieb*). Le plaisir général pris à la négation, le négativisme de tant de psychotiques, doivent être compris, selon toute vraisemblance comme un indice de la désintringation des pulsions (*Anzeichen der Triebentmischung*) grâce à un décompte (*Abzug*) des composantes libidinales. Mais l'effectuation (*Leistung*) de la fonction de jugement est tout d'abord rendue possible du fait que la création du symbole de négation (*Schöpfung des Verneinungssymbols*) a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement et par là même à l'égard de la contrainte (*Zwang*) du principe de plaisir.

Cette conception de la négation est entièrement confirmée par le fait que, dans l'analyse, on ne trouve aucun "non" provenant de l'inconscient, et que la reconnaissance de l'inconscient de la part du Moi s'exprime par une formule négative (*die Anerkennung des Unbewussten von seiten des Ichs sich in einer negativen Formel ausdrückt*). Il n'est aucune preuve plus décisive du succès de la mise en lumière de l'inconscient que lorsque l'analysé réagit par la phrase: "Je n'ai pas pensée à cela", ou bien : "Je n'y ai jamais pensé".